





**Et la muse m'a  
fait l'un des fils  
de la Grèce.**

**Gérard de Nerval**

# SOUS LE SIGNE DE NERVAL

## *La cousine*

L'hiver a ses plaisirs, et souvent, le dimanche,  
Quand un peu de soleil jaunit la terre blanche,  
Avec une cousine on sort se promener...  
- Et ne vous faites pas attendre pour dîner,

Dit la mère. Et quand on a bien, aux Tuileries,  
Vu sous les arbres noirs les toilettes fleuries,  
La jeune fille a froid... et vous fait observer  
Que le brouillard du soir commence à se lever.

Et l'on revient, parlant du beau jour qu'on regrette,  
Qui s'est passé si vite... et de flamme discrète :  
Et l'on sent en rentrant, avec grand appétit,  
Du bas de l'escalier, - le dindon qui rôtit.

*Gérard de Nerval*

# **EDITO**

**Lors d'une conversation à bâtons rompus, notre amie R.C. de T. nous déclara tout à trac que la poésie n'était qu'un « art mineur. »**

**Son argument, si je l'ai bien comprise , se fondait sur le fait que la barrière de la langue empêche la poésie d'atteindre l'universalité.**

**La danse, par exemple est accessible à tous, sans distinction d'aucune sorte ; la peinture également.**

**La beauté d'un poème, au contraire ne serait vraiment ressentie que par celui qui connaît la langue dans laquelle le texte est écrit.**

**A preuve :**

**une traduction ne pourra jamais porter la charge émotive due au rythme, aux sonorités de la langue originale.**

**Soit !**

**si l'on se place du point de vue du récepteur, celui qui lit le poème, celui qui écoute une pièce musicale ou observe un tableau.**

**Mais qu'en est-il du point de vue du créateur ?**

**Produire une œuvre poétique a-t-il, dans l'absolu, moins de valeur artistique que peindre un tableau, composer une pièce musicale, sculpter une statue ou concevoir un monument ?**

**Un argument me paraît décisif.**

**La littérature dont la poésie est la fine pointe travaille les mots, le langage.**

**Or le langage est , entre les hommes, le moyen le plus sûr, le plus précis, le plus efficace, d'exprimer la pensée, de transmettre les idées.**

**La sculpture travaille la pierre, le métal ou autre support matériel ;**

**la musique combine les sons ;**

**la peinture joue des formes, des couleurs ...**

**les divers arts peuvent exprimer des sentiments, voire servir une idée mais aucun ne saurait le faire avec la précision , la justesse, la rigueur du langage.**

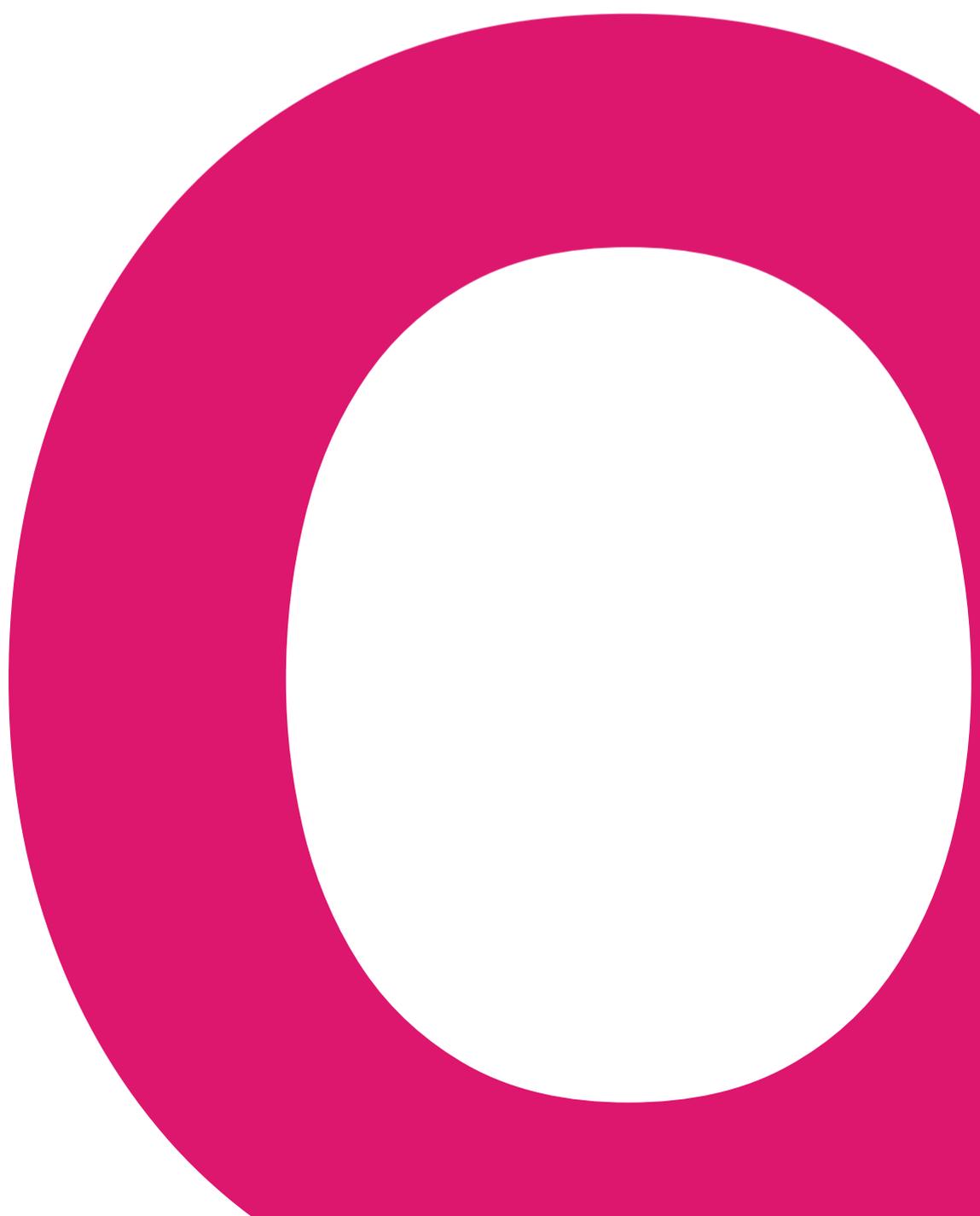
**Pour cette raison, me semble-t-il, si un seul art méritait le qualificatif de « majeur », ce serait l'art littéraire et donc la poésie.**

**Marcel Maillet**

**P.S. Selon François Cheng , en Chine, la tradition des lettrés « met poésie et peinture à la place suprême de l'accomplissement humain ».**

**( « Cinq méditations sur la beauté » p 159 )**

# LES PAGES CLASSIQUES



# Antiquité

## A Leuconoé

Tu ne quaesieris, scire nefasquam mihi,quam tibi  
finem di dederint, Leuconoe, nec babylonios  
temptaris numeros, ut melius quidquid erit pati  
seu plures hiemes, seu tribuit Jupiter ultimam  
quae nunc oppositis deblitat pumicibus mare  
Thyrrhenum. Sapias, vina liques et spatio brevi  
spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invidia  
aetas : carpe diem, quam minime credula postero.

*Horace (65 av.JC – 8 av. JC) Odes I 11*

*Leuconoé, ne cherche pas à savoir , ce serait sacrilège,  
quel terme les dieux ont fixé pour toi, pour moi, et n'essaie  
pas les calculs babyloniens ;*

*il vaut mieux supporter tout ce qui arrivera, soit que Jupiter  
nous accorde plusieurs hivers ou que soit le dernier celui  
qui maintenant brise la mer Thyrrénienne contre les rochers  
qui lui font obstacle.*

*Sois sage, filtre tes vins et d'un si court espace retranche le  
long espoir.*

*Tandis que nous parlons, le temps jaloux s'enfuit :  
cueille le jour, fie-toi le moins possible au lendemain.*

# Moyen Age

## Rubaiyat

On me dit : Qu'elle est belle, une houri des cieux !  
Je dis moi, que le jus de la treille vaut mieux ;  
Préfère le présent à ces bonnes promesses :  
C'est de loin qu'un tambour paraît mélodieux !

\*\*\*

Bois du vin, sous la terre, un jour, tu dormiras.  
Sans aucun compagnon, sans femme dans tes bras.  
A personne ne dis ce secret formidable :  
Coquelicot fané ne refleurira pas.

\*\*\*

Je suis un peu d'argile : or l'artiste divin,  
En me créant, savait ce que ferait ma main.  
Ainsi pas un péché n'est commis sans ses ordres.  
Mais alors pourquoi donc cet Enfer à la fin ?

\*\*\*

Viens laissons l'Avenir ; laissons nos chagrins fous.  
Jouissons du Présent fugitif et si doux !  
Car bientôt nous devons suivre la même route  
Que ceux qui sont partis sept mille ans avant nous.

Voici l'aube ; buvons un peu de vin rosé,  
Que pareil au cristal, notre honneur soit brisé !  
Je ne veux plus pleurer mes vaines espérances :  
La harpe et tes cheveux m'auront vite apaisé.

*Omar Khayyâm 1048 - 1131*

*Poète et savant persan, Omar Kayyam ( 1048 – 1131 ) est considéré comme l'un des plus grands mathématiciens du Moyen âge, auteur de deux importants traités d'algèbre.*

*Astronome, il réforme le calendrier persan, cinq siècles avant l'instauration du calendrier grégorien en Europe.*

*Ses poèmes sont appelés « rubaiyat », c'est à dire « quatrains ».*

*Fort critique envers les religieux et la religion, il chante la vie, les femmes, le vin.*

*Au-delà de l'hédonisme apparent, certains donnent à ses quatrains une dimension mystique et le considèrent comme un soufi qui aurait prôné « l'ivresse de Dieu ».*

L'aurore commence à poindre, les nues se rassemblent  
comme des troupes de moutons. Oh ! amis, du vin !  
du vin !

Les gouttes de rosée perlent sur les tulipes, ô amis ! du  
vin du matin ! du vin !

Le zéphyr du jour céleste souffle et traverse la prairie.  
Oh ! buvez ! buvez ! buvez constamment du vin  
limpide.

Les fleurs entrelacées forment un trône d'or sur le  
gazon ; oh ! profite d'un tel moment, jouis de ce vin  
couleur de feu.

Désormais la porte de la taverne est fermée, ouvre-la,  
toi qui ouvres toutes les portes.

Il est étrange qu'en une saison pareille l'on mette tant  
d'empressement à fermer les portes de la taverne.

Si, comme Alexandre, tu prétends à la vie éternelle,  
cherche-la sur les lèvres roses de cette ravissante  
beauté.

Oui, tes lèvres, tes jolies lèvres étaient en droit de  
déverser sur les blessures brûlantes de mon cœur tout  
le sel dont elles sont empreintes.

O Hafiz, n'aie aucun chagrin, car la fortune, cette  
amante chérie, finira bien par soulever son voile en ta  
faveur.

*Hafez*

*C'est au hasard d'une lecture que j'ai découvert ce  
poème et son auteur, l'un des plus célèbres poètes  
mystiques persans, Hafez de Chiraz ( vers 1325 – 1389  
ou 1390 ) dont l'œuvre rassemblée sous le titre  
« Divan » ( « Recueil de poèmes » ) célèbre Dieu par  
l'intermédiaire du vin et du plaisir des sens.*

# Renaissance

Douce beauté, meurtrière de ma vie,  
En lieu d'un cœur tu portes un rocher.  
Tu me fais vif languir et dessécher,  
Passionné d'une amoureuse envie.

Le jeune sang qui d'aimer te convie,  
N'a pu de toi la froideur arracher,  
Farouche, fière, et qui n'a rien plus cher  
Que languir froide et n'être point servie .

Apprends à vivre, ô fière en cruauté.  
Ne garde point à Pluton ta beauté,  
Quelque peu d'aise en aimant il faut prendre.

Il faut tromper doucement le trépas ;  
Car aussi bien sous la terre là-bas  
Sans rien sentir, le corps n'est plus que cendre.

*Ronsard - Les amours*

# XVII ème siècle

## *Stances à Marquise*

Marquise si mon visage  
A quelques traits un peu vieux,  
Souvenez-vous qu'à mon âge  
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses  
Se plaît à faire un affront.  
Il saura faner vos roses  
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes  
Règle nos jours et nos nuits :  
On m'a vu ce que vous êtes  
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes  
Qui sont assez éclatants  
Pour n'avoir pas trop d'alarmes  
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;  
Mais ceux que vous méprisez  
Pourraient bien durer encore  
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire  
Des yeux qui me semblent doux,  
Et dans mille ans faire croire  
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle  
Où j'aurais quelque crédit,  
Vous ne passerez pour belle  
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise,  
Quoiqu'un griffon fasse l'effroi  
Il vaut bien qu'on le courtise  
Quand il est fait comme moi.

*Marquise n'est point marquise.*

*C'est un prénom; c'est à Marquise-Thérèse de Gorla, devenue par mariage Marquise Duparc, comédienne et danseuse dans la troupe de Molière, que Corneille s'adresse.*

*Lors d'un passage de la troupe à Rouen, elle rencontre le dramaturge qui, séduit par sa beauté, lui adresse les « Stances à Marquise ».*

*Il est son aîné d'une quinzaine d'années.*

*La réponse de Marquise viendra quelques deux cents ans plus tard par la plume de Tristan Bernard :*

**« Sans doute que je serai vieille,  
Dit la marquise, cependant,  
J'ai vingt-six ans, mon vieux Corneille,  
Et je t'emmerde en attendant. »**

*Brassens reprendra le tout, à quelques mots près, pour en faire la chanson que l'on sait.*

*Corneille, un vieux beau courtisant une jeunesse ?  
Vous n'y êtes pas !*

*Corneille s'exerce à un genre récurrent dans la littérature, celui de la belle indifférente.*

*Voyez Ronsard.*

*Souvenez-vous du sonnet qu'il adresse à Hélène de Surgères :*

**Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :**

**« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle ! »**

...

**Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,  
Sous les ombres myrteux je prendrai mon repos ;  
Vous serez au foyer une vieille accroupie... ».**

*Notez par ailleurs que le frère de Corneille lui-même, Thomas Corneille, adresse, lui aussi ses compliments amoureux à la belle Marquise ; et puis d'autres dames ont eu droit aux mêmes déclarations de la part de l'auteur du « Cid ».*

*La Mort et le Bûcheron*

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,  
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.

Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?

Point de pain quelque fois, et jamais de repos :  
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,

Le créancier et la corvée  
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,  
Lui demande ce qu'il faut faire.

« C'est, dit-il, afin de m'aider  
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère ! »

Le trépas vient tout guérir ;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes !  
Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.

# XIX ème siècle

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,\*  
Au fond d'un monument construit en marbre noir,  
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir  
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse ;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse  
Et tes flancs qu'assoupit un charmant nonchaloir,  
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,  
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini  
(Car le tombeau toujours comprendra le poète ),  
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,  
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts ? »  
- Et le ver rongera ta peau comme un remords.

\* Il s'agit de Jeanne Duval, mulâtresse dont on ne sait avec certitude ni l'origine ni la date exacte de sa naissance ( autour de 1820 ).Elle fut pendant de longues années la maîtresse de Baudelaire. Il la rencontre en 1842 ; il a 21 ans. Une liaison orageuse : suite de séparations et de retrouvailles ; la dernière rupture est de 1861 et Baudelaire fera une dernière allusion à Jeanne Duval dans une lettre adressée à son notaire durant son séjour en Belgique en 1864.

*Etait-elle belle ? Elle est peinte par Manet ; la robe est fastueuse mais le visage n'est guère avenant.*

*Elle apparaît plus séduisante, photographiée par Nadar qui fut également son amant ou dessinée par Baudelaire lui-même.*

*Vue par Théodore de Banville :*

*« C'était une fille de couleur, d'une très haute taille, qui portait bien sa brune tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crespelée et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose à la fois de divin et de bestial. »*

*Et par Nadar : « Elle était très grande, avec la démarche souple des Noirs, et des yeux grands comme des soupieres. » Curieuse comparaison !*

# XX ème siècle

## Un jurançon 93

Aux couleurs du maïs,  
Et ma mie, et l'air du pays,  
Que mon cœur était aise.

Ah, les vignes de Jurançon,\*  
Se sont-elles fanées,  
Comme ont fait mes belles années,  
Et mon bel échanson ?

Dessous les tonnelles fleuries  
Ne reviendrez-vous point  
A l'heure où Pau blanchit au loin  
Par delà les prairies ?

*\*« Connus et appréciés depuis l'antiquité, ces vins fruités ( ceux du Jurançonnais) furent aussi célèbres que les Sauternes et les Barsac. Ils acquirent toute leur réputation à la cour de Navarre sous Henri II d'Albret, roi de Navarre, lequel aurait humecté les lèvres de son petit-fils\*, le futur Henri IV.*

.....

*Le grand vin de Jurançon est un vin limpide, jaune d'or, presque orangé, titrant de 13°5 à 15° d'alcool. Vrai soleil liquide, il est très moelleux mais pas trop sucré. Il est très particulier et se rapprocherait plutôt, par certains côtés, du Tokay ou d'un vin du Rhin liquoreux. Il a beaucoup de corps, de la sève, tient la bouteille très longtemps sans perdre aucune de ses qualités et possède un bouquet excessivement parfumé. »*

*Paul Romain\* (1885 – 1966)*

*« les grands vins de France » édition de 1931 )*

*\* Henri IV naît à Pau dans la nuit du 12 au 13 décembre 1553. Selon la tradition le jour même, son grand père, Henri d'Albret, roi de Navarre le baptise « à la béarnaise », frottant d'une gousse d'ail les lèvres du bébé et les humectant d'une goutte de Jurançon.*

*\*Paul Romain :Mélomane, cinéphile, œnologue réputé, entomologiste etc.*

*Médecin de profession ayant exercé à Douvaine.*

*Auteur notamment de « Les grands vins de France » et « Mycogastronomie »*

## *Automne (extrait )*

Chaque matin ouvrir les yeux      Je te parle  
Tu me parles      Caresser la chatte noire contente que  
ses maîtres soient là      Le parfum du café frais passé  
une grappe de raisin noir sur une assiette blanche  
Tu me souris      Il n'y a rien d'autre à demander  
et seulement se dire      merci d'être là

J'aimerais pourtant ( mais je le dis tout bas)  
voir encore une fois l'herbe rejaillir piquée d'iris  
sauvages  
les hirondelles de retour      déjà au travail sous la poutre  
pour rebâtir leur nid      toujours au même endroit  
et que tu dises      en même temps que moi  
« Tiens le coucou... »

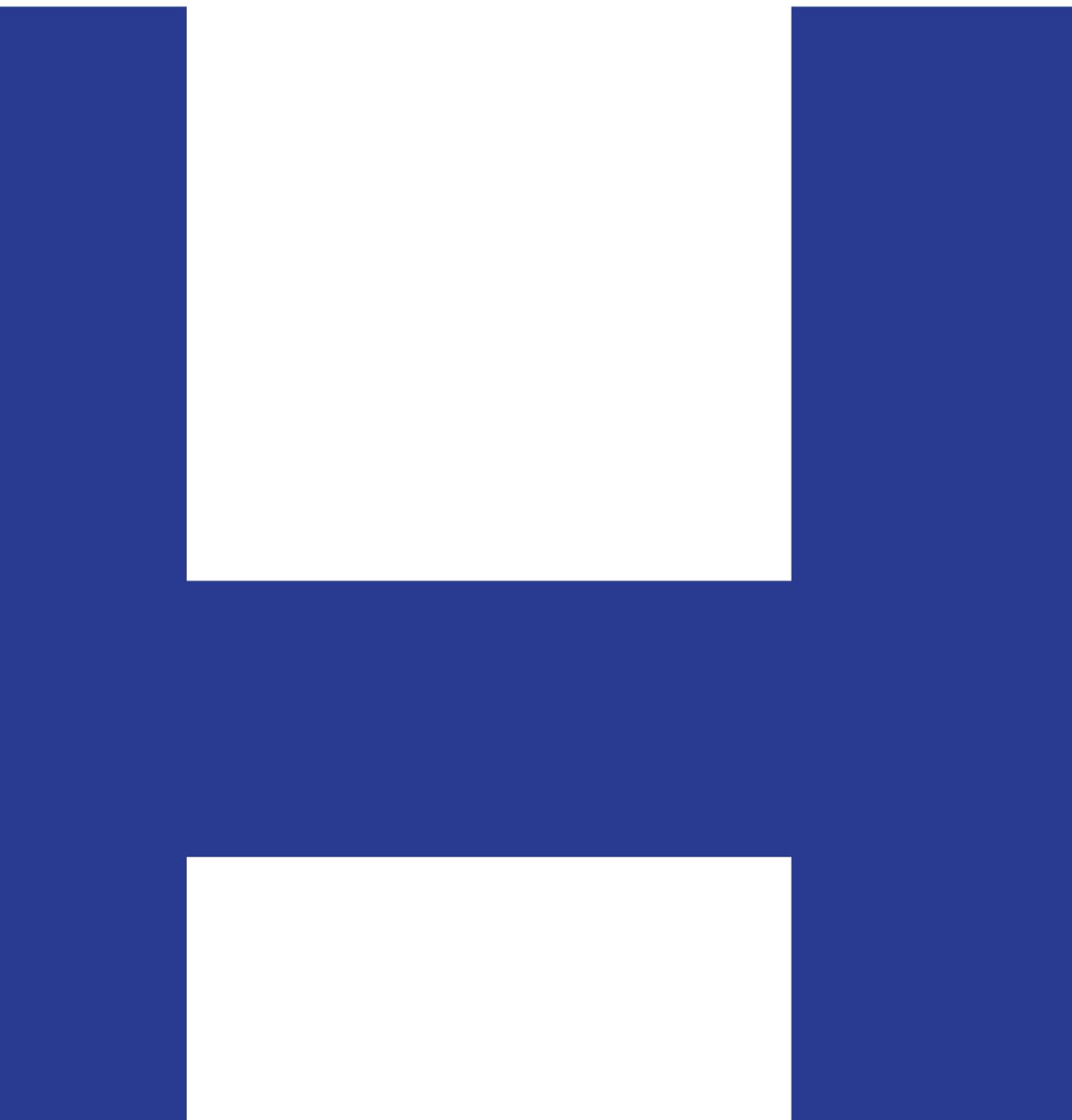
Peut-être est-ce trop demander ?  
Le moine Milarepa\* lui-même      détaché de tout  
fait pourtant l'éloge de la diversité des apparences  
et parmi les choses dont il avoue se réjouir  
il y a      douce à l'oreille      la chanson du coucou  
avec ses deux notes en trébuchet qui nous  
font dire      toi et moi      d'un seul mouvement  
( ah      j'aimerais bien que cet instant se retrouve au  
printemps )  
« Tiens      le coucou »

le Haut Bout  
1er octobre 1982

*Claude Roy dans A la lisière du temps*

*\* Jetsüm Milerepa est un magicien, yogi et poète Thibétain ( 1052 – 1135 ). Maître du bouddhisme, il est un des deux grands saints du Thibet où on le considère comme le patron des acteurs et des saltimbanques ambulants.*

# MES POETES DE COEUR



J'ai déjà eu l'occasion de dire ( Myrtho 1 ) l'admiration - peut-être devrais-je dire : l'affection - que je porte, de toujours (depuis ma classe de seconde ) à Joachim du Bellay (1522 – 1560).

Professionnellement, j'ai enseigné la littérature à une époque où l'on étudiait systématiquement tous les grands auteurs des lettres françaises; avec d'autres ( Montaigne, Pascal, Racine, Verlaine, Montherlant, Camus...) j'appréciais particulièrement les séquences que je consacrais à ce poète.

Je rapporte ci-dessous quelques-uns de ses poèmes dont la remémoration rajeunira certains et qui, me semble-t-il, justifient la sympathie que j'éprouve pour celui qui, malgré la distance des siècles, sait encore m'émouvoir.

Dans son premier recueil paru en 1549, du Bellay pétrarquise ; il célèbre une certaine Olive dont nul ne sait vraiment l'identité et probablement née de son imagination.

Cependant le sonnet intitulé « l'Idée » est d'une veine différente :

il oppose la médiocrité du monde dans lequel l'âme est « emprisonnée » à la perfection d'un monde idéal auquel elle aspire.

Les deux tercets exposent la haute conception que se font de la poésie Joachim du Bellay et ses amis de la Pléiade.

Le poète cherche « l'Idée de la beauté », c'est à dire, selon la conception platonicienne, la beauté vraie, parfaite, dont nous n'appréhendons que l'ombre ; beauté d'essence divine que le poète « adore ».

## *L'idée*

**Si notre vie est moins qu'une journée  
En l'éternel, si l'an qui fait le tour  
Chasse nos jours sans espoir de retour,  
Si périssable est toute chose née,**

**Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?  
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,  
Si, pour voler en un plus clair séjour,  
Tu as au dos l'âme bien empennée ?**

**Là est le bien que tout esprit désire,  
Là le repos où tout le monde aspire,  
Là est l'amour, là le plaisir encore,**

**Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,  
Tu y pourras reconnaître l'Idée  
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.**

*En 1553, Joachim du Bellay accompagne à la cour pontificale son cousin le cardinal Jean du Bellay chargé par le roi d'une mission diplomatique auprès du pape Jules III.*

*Rome ! un rêve pour un jeune homme de trente ans, pétri de culture latine, un poète admirateur des auteurs anciens et qui s'en nourrit afin de donner à la France une littérature digne de sa devancière.*

*Dans « les Antiquités de Rome » , recueil paru en 1558, Du Bellay dit son admiration pour la Rome antique.*

Telle que dans son char la Bérécynthienne,  
Couronnée de tours, et joyeuse d'avoir  
Enfanté tant de dieux, telle se faisait voir  
En ses jours plus heureux, cette ville ancienne,

Cette ville qui fut, plus que la Phrygienne,  
Foisonnante en enfants, et de qui le pouvoir  
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir,  
Pareille à sa grandeur, grandeur , sinon la sienne.

Rome seule pouvait à Rome ressembler,  
Rome seule pouvait Rome faire trembler :  
Aussi n'avait permis l'ordonnance fatale

Qu'autre pouvoir humain, tant fût audacieux,  
Se vantât d'égaliser celle qui fit égale  
Sa puissance à la terre, et son courage aux cieux.

## Antiquités VI

*v.1 C'est la déesse Cybèle que Du Bellay nomme « La Bérécynthienne ». Elle personnifie la puissance végétative de la nature et les romains l'appelaient la « Grande déesse » ou la « Mère des dieux ». Dans l'iconographie romaine sa tête soutient de petites tours représentant les villes qu'elle protège.*

*v.5 « la Phrygienne » : La ville de Troie*

*Admiration ; mais la Rome que découvre notre poète n'est plus la Rome ancienne.*

*Les troupeaux de vaches paissent l'herbe qui a envahi le forum dont les vestiges ont été ensevelis. Depuis longtemps les monuments anciens servent de carrières. Les blocs de travertin du Colisée ont été utilisés pour construire la façade de la basilique Saint Pierre. Avec les gradins et les marbres du Circus Maximus on a édifié palais et églises.*

*Et puis, une vingtaine d'années avant l'arrivée de Du Bellay, Rome a été mise à sac.*

*Les 15000 lansquenets de Charles Quint, la soldatesque espagnole (6000 hommes), les troupes italiennes (5000 hommes) massacrent et pillent sans retenue pendant plusieurs jours.*

*Outre des milliers de victimes , les coups portés au patrimoine artistique sont irréparables .*

*Pour Du Bellay, Rome n'est plus Rome. Admiration. Désolation.*

Comme le champ semé en verdure foisonne,  
De verdure se hausse en tuyau verdissant,  
De tuyau se hérissé en épi florissant,  
D'épi jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;

Et comme en la saison le rustique moissonne  
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,  
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant  
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne ;

Ainsi de peu à peu crût l'empire romain,  
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main,  
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques

Que chacun va pillant, comme on voit le glaneur,  
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques  
De ce qui va tombant après le moissonneur ;

## Les Antiquités XX

Les **ondoyants** **cheveux** du **sillon** **blondissant**  
/-----/ /-----/

*Reprise en début et en fin de vers des sonorité on et an  
Utilisation des sifflantes s, des chuintantes ch,v.*

*Le vers est ondoyant comme le champ de blé et comme  
une chevelure.*

*Les « Antiquités » de Rome paraissent en 1558.*

*De son séjour dans la « Ville éternelle » Du Bellay rapporte également un recueil de 191 sonnets « Les Regrets » paru la même année.*

*Le titre se passe d'explication.*

*A Rome Du Bellay gère les finances de la maison de son cousin cardinal : la tâche ne lui convient guère :*

*« Je suis fait pour la Muse, on me fait ménager »  
( sonnet XXXIX ).*

*Il se sent mal à l'aise à la cour pontificale :*

*« J'aime la liberté et languis en service, / Je n'aime point la cour, et me faut courtiser ».*

*Et puis notre poète a le mal du pays. La nostalgie est au cœur des « Regrets ».*

*Son Anjou natal lui manque :*

*« Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux / Que des palais romains le front audacieux ». Même les Muses, prétend-il, l'abandonnent.*

*Déçu par la ville de ses rêves humanistes, occupé à des travaux qui ne lui conviennent pas, mal à l'aise dans une cour où se nouent des intrigues qui ne l'intéressent pas, probablement dépressif ( voir le sonnet ci-dessus ) , privé de ses amis ( Ronsard, Baïf, Magny), Du Bellay adresse à la France, mère oublieuse de son enfant, une douloureuse et émouvant supplique.*

France, mère des arts, des armes et des lois,\*  
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle ;  
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,  
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,  
Que ne me réponds-tu maintenant, ô cruelle ?  
France, France, réponds à ma triste querelle.  
Mais nul, sinon Echo, ne répond à ma voix.

Entre les loups cruels, j'erre parmi la plaine ;  
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine  
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.

## Regrets IX

*\* Ceux qui nient la France monarchique et qui pensent qu'elle naît avec la République en 1792 connaissent-ils ce vers magnifique qui claque comme un étendard ?*

*« Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine / D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau .» Y a-t-il quelque chose de prémonitoire dans ces deux derniers vers ? En 1557 Du Bellay rentre en France.*

*Il est malade et atteint de surdité. Les difficultés matérielles s'accumulent ; en 1559 il se bat encore pour conserver sa maison. « Mille soucis mordants je trouve en ma maison, / Qui me rongent le cœur sans espoir d'allégeance. » ( sonnet CXXX des « Regrets »)*

*Dans la nuit du 1er janvier 1560, trois ans après avoir quitté Rome, Joachim du Bellay meurt d'une apoplexie, à l'âge de 37 ans.*

# RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

« Qui veut voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre ; et qui désire vivre en mémoire de postérité doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois, et autant que nos poètes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif et de longues vigiles ».

C'est en ces termes que Joachim Du Bellay dans « La défense et illustration de la langue française », publiée en 1549, en préface de « L'Olive », formule la nécessité pour le poète d'un travail long et ardu.

On sait que dans la même préface il préconise l'imitation des anciens ; ce qui lui valut les critiques de plusieurs de ses contemporains :

Guillaume des Autels affirme que le poète doit oser être original, d'autres condamnent une poésie érudite et pédante.

Du Bellay leur répond dans la seconde préface de « L'Olive » en 1550 :

« Si par la lecture des bons livres je me suis imprimé quelques traits en la fantaisie, qui après me coulent beaucoup plus facilement en la plume qu'ils ne me reviennent en mémoire, doit-on pour cette raison les appeler pièces rapportées ? »

Ce n'est qu'en 1884 que le critique littéraire Emile Faguet utilise l'expression d' « innutrition poétique » pour expliquer « la véritable théorie de l'imitation poétique » appliquée par Du Bellay et les poètes de la Pléiade.

**Pour le poète, il ne s'agit pas de copier les auteurs anciens mais de se laisser pénétrer « longtemps, très longtemps par les lectures des grandes pensées et des sentiments qui sont dans les auteurs et puis, quand il écrit, sans y songer et sans le vouloir, les laisser sortir de lui, tout imprégnés de lui-même et devenus siens. »**

**Théorie désuète dans un temps qui ne connaît que la modernité ?**

**Je ne crois pas.**

**Personnellement , je ne parlerai pas d' « imitation », mais je crois à la nécessité de la lecture, à l'innutrition par la lecture, non pas seulement celle des « anciens » - ceux qui nous ont précédés - qui permet d'acquérir une culture poétique, mais la lecture des grands poètes contemporains.**

**J'ai connu , il y a fort longtemps un apprenti poète qui se faisait fort de ne rien lire afin de ne pas polluer son originalité.**

**Je ne vous surprendrai pas si je dis que sa poésie est restée médiocre !**

**Quand fut édité mon premier recueil, je demandai conseil, afin de progresser, à Jean-Vincent Verdonnet.**

**Je vous livre les deux éléments de sa réponse.**

**D'abord être prudent dans l'utilisation des adjectifs: c'était selon lui , de la mauvaise graisse et il ne faut garder que le muscle.**

**Second conseil :**

**lire les grands poètes contemporains.**

**Dans une conversation ultérieure, il précisait « crayon en main. »**

**C'est avec plaisir que je transmets ces conseils.**

# PAGES DE MES AMIS POETES



## ***Chemin de vie***

**Toi, qui es arrivé au terme de tes jours,  
Toi, qui as terminé le parcours de ta vie,  
Toi, qui as réussi et as vécu heureux,  
Montre-moi le chemin qui conduit au bonheur !**

**Est-ce ce dur sentier, grimpant et caillouteux,  
Coupé par un torrent qu'il me faudra franchir ?  
Où est-ce ce layon qui s'égare en forêt  
Et que trace, parfois, quelque harde sauvage ?**

**Faut-il, pour arriver, sauter de pierre en pierre  
Ou, sur un pont scabreux, braver un précipice ?  
Sur le sable mouvant trouverai-je un passage  
Qui saura me conduire en un asile sûr ?**

***Josette Tholomier***

*T'en souviens-tu le soir, t'en souviens-tu ?  
Tous ces mots d'amour, premiers mots du matin,  
Ces doux mots chuchotés dans le creux de nos mains,  
Tous ces mots oubliés que la vie a tués ?  
T'en souviens-tu le soir, t'en souviens-tu ?  
C'est l'heure où l'espérance à voix faible murmure !  
C'est l'heure où le silence veut jeter son armure !*

**Ton sourire a ouvert la porte de mon écritoire ;  
Redis encore les mots pour faire germer l'espoir !  
Tu allumais mon ciel, tu éteignais ma nuit.  
Tu étais mon soleil, ma quête, mon infini !  
Et j'ai bu sur ta bouche tes baisers de satin,  
J'ai trouvé la promesse d'un bonheur sans fin.  
Fais renaître la vie dans une aube sans chagrin.**

**T'en souviens-tu le soir, t'en souviens-tu ?  
Laisse mon cœur entendre, premiers mots du matin,  
Ces doux mots chuchotés dans le creux de nos mains.  
Mille lettres graveront un tendre parchemin.**

...

***Denise Ruffier***

***Extrait de «Les mots d'amour »  
dans « Mirages pour passer le temps »***

*Dès l'aube*

**Sous le feuillage des étoiles  
Le silence veille  
Comme un sage  
A la barbe fleurie  
Sur le printemps  
Qui va naître**

**Sous un saule pleureur  
Irrigué d'espérance  
Le silence s'abrite  
Pour écouter le vent  
Jouer de la harpe  
Dans ses feuilles**

**Au sommet du merveilleux  
Volutes de silence  
Joie solennelle  
Charme éthéré  
Parfum rêveur  
Discrètement s'éveille  
Son altesse la fleur**

*Colette Gaillet  
dans « Fleurs de silence »*

*Revivre*

**Les roses bourdonnaient  
Cachées à ton regard d'aimante  
Libres, libres  
A leur insu  
Libres et errantes**

**T'en souviens-tu ?  
Je te donnais des brindilles  
De mes doigts étincelants  
Des brindilles que jamais, jamais tu ne vis  
La nuit en masquait les féeries**

**Voici le printemps  
Et tes lèvres au doux miel des jours  
L'hiver est passé et toutes ses malvoyances  
Ainsi trépassent et vivent encore  
Les affamés de l'Espérance**

*Sandrine Duchesne*

*In memoriam*

*Amoureux de la terre*

**Il n'a pas voulu de cercueil  
Rejeta la pierre tombale**

**Il voulait voir l'envers du monde  
les racines  
qui portent les fleurs  
les insectes qui vagabondent  
et le travail de la fourmi**

**Il respire la vie du monde  
Il est heureux  
Il me l'a dit**

*Hélène Soris*

**MES PAGES**



**La terre a inscrit l'arbre  
au pied de ce versant  
Je ne trahirai pas la flamme  
enclose sous l'aubier**

**Je lui ferai fête  
de fleurs  
et d'oiseaux**

**Quel maître de musique  
conduit la traîne des ramiers  
valsant à tourbillons lents  
sur les guérets**

**Saluer en l'arbre  
le souvenir de l'Eden perdu  
et faire offrande d'espérance**

**Evoquer un paysage  
non pour le peindre  
mais pour prier**

**Les dieux sont bleus  
comme la mer  
le ciel  
le feu**

**J'ai dans le cœur l'éternité  
de mes parents  
Je l'espère  
mais ne peux en dire plus**

***Marcel Maillet***

